

Se commouvoir (ensemble au-delà d'une psychiatrie populaire)

Résumé.

Et si la souffrance n'était pas un problème de santé mentale ? Il est grand temps d'imaginer à nouveau nos relations aux souffrances des vivants et chercher des façons de s'y commouvoir. Des situations sont proposées pour tenter de sentir comment passer par les souffrances d'un autre, ou chercher à former des manières de vivre qui nous émeuvent peut-être différemment, mais conjointement. Pour découvrir ces manières de se commouvoir, on s'est offert des espaces d'apparition pour soutenir des exercices à accomplir ensemble : des espaces d'apparition psychophysique où psyché et corps physique se donnent parfois d'étranges formes pour vivre dans le monde, des espaces d'apparition éthique où l'autre entre en scène à l'endroit où des responsabilités sont à prendre, et des espaces d'apparition politique où les émotions viennent nous rejoindre, ou nous disjoindre, dans ce qui vient faire communauté. Ce qui apparaît n'est alors qu'une occasion, ou simplement un exercice, pour tenter de nouveaux modes de vie depuis ce qui nous émeut de la souffrance des autres.

Par Olivier Croufer

Olivier Croufer est animateur au Centre Franco Basaglia. Il a œuvré depuis des positions diverses, principalement au sein des *Expériences du Cheval Bleu*, au déploiement d'une psychiatrie démocratique dans le milieu de vie sur le territoire liégeois. À l'heure actuelle, c'est par le biais de l'éducation populaire qu'Olivier Croufer participe et fait vivre quelque chose de cet horizon citoyen dans ses dimensions politiques, culturelles, sensibles et cliniques.

« Elle a un problème de santé mentale »

Et toi, tu dis, subrepticement, dans le cours d'un plein de vie : « Ce n'est pas bon pour ma santé mentale ».

Finalement, ces formules m'essoufflent. J'ai le sentiment de tomber dans un silence sombre et opaque.

J'entends pourtant bien l'intérêt de la formule que tu prononces : « Ce n'est pas bon pour ma santé mentale ». Tu indiques ce qui, pour l'heure, est ta limite dans le supportable : « ça suffit ! ». Et l'enchaînement logique, spontané, que nous avons tendance à faire, moi aussi, est d'imaginer ce qui pourrait conforter ta santé mentale. D'habitude, vu la lourdeur caillouteuse du climat où tu dis tes mots, on cherchera des réponses concrètes, des possibilités plus ou moins réaliste pour que tu ailles vers un mieux-être. C'est dans cet enchaînement logique et d'un naturel bienfaisant que, finalement, à la longue, je me suis mis à étouffer comme si de longues histoires du vivant installées où nous habitions tombaient dans un silence empressé.

À mon tour, j'ai cherché une phrase, une formule qui relancerait mon désir d'être vivant qui ne refoulerait pas ce qui est pourtant insupportable ou indésirable. Cette phrase, j'ai eu besoin de la formuler en utilisant un « je ». Ce « je » est le lac dans le cours des rivières. Il est la retenue du temps passé, durant quatre décennies de la fin du siècle passé et de ce siècle, ce temps à être dans des expériences collectives avec des personnes marquées de psychiatrie. Ces expériences ont toujours été celles du quotidien, c'est-à-dire de nos rapports, au jour le jour, au morceau partiel de la terre que nous habitons ensemble. Ce temps s'est déroulé en ville, une ville où j'habite, avec son port industriel et de plaisance, ses cafés près de chez soi, ses boulangeries de pâtisseries arabes et ses enseignes de vêtements internationaux. Il prolonge le temps, plus long encore, celui qui s'installe de la mémoire de ma mère, qui était assistante sociale en psychiatrie, et de mon père, psychiatre, et tous deux psychanalystes, qui m'ont sans cesse invité à franchir le fossé qui sépare les conditions économiques et culturelles très confortables où j'ai été éduqué pour faire le pas et découvrir auprès des autres des conjonctures plus dures où j'aurais à chercher ma part de responsabilité et un plaisir conjoint à être et à parler. Ce temps de la constitution de soi est aussi nourri de l'expérience personnelle, très intime, qui naît de l'amitié. De la retenue mémorielle où je récolte aujourd'hui ces histoires, je peux affirmer sans réserve que la présence à mes côtés de la souffrance existentielle psychiatrisée de ces amis a transformé de façon subtile et radicale ma façon d'aimer les autres et le monde où nous vivons.

Cette phrase qui fait écho à « ce n'est pas bon pour ma santé mentale » et qui émerge du lac de ces expériences, elle a surgi dans une forme qui se refuse toute certitude donnée d'avance : « Et si la souffrance n'était pas un problème de santé mentale ? ».

La forme interrogative et hypothétique (« Et si... ») s'est imposée inéluctablement. Depuis ces expériences de rapports diversifiés aux souffrances existentielles psychiatrisées, ne sommes-nous pas sans cesse en train d'interroger le confinement étouffant qu'il y a à les mettre sous le jour de la santé mentale ? N'y a-t-il pas quelque chose de cette question qui se vit et s'exprime depuis ces expériences ? Quoi : là ou là, d'emblée une affaire d'habitat, d'un logement qu'on n'a pas, de garni triste, d'appartement vide, de tasse de café restée sale sur la table depuis des semaines, d'odeur suave des draps inondés de la sueur des mois traînantes, une histoire de voisins qui se disputent chaque soir derrière la paroi. Ailleurs, c'est la chambre d'un fils esseulé sur son matelas allongé sur le sol, le lever vers la cuisine familiale si compliquée, presque impossible.

Une autre fois, c'est une affaire quotidienne d'argent, celui qu'on n'a pas, qu'on n'a plus, qu'on rembourse, cet argent, signe lugubre d'une histoire sociale qu'on ne racontera plus, de bulletins où ne figurait même plus l'encourageant « effort à poursuivre » tant la situation était désespérée, une histoire de C4

inévitables, ceux qu'on a reçus, et de portes qu'on a claquéées, ou même pas : l'employé disparu l'air de rien, perdu, vanné.

Ces événements, ces circonstances, ces émotions, ces odeurs, pris au ras des pâquerettes, qui peut prétendre les arracher de terre et les déposer dans le panier de la santé mentale sans les abîmer ? Sans les déterrer du milieu qui les rendait vivants ? « Et si la souffrance n'était pas un problème de santé mentale ? » exprime une tentative d'atterrissage. Comme si revenir à même le sol de ces expériences pouvait permettre de renouveler du vivant.

Cet atterrissage, je l'envisage à partir d'un point d'appui : la souffrance. Ou, disons, un point de passage : la vie d'une personne psychatisée, la vie d'une personne avec un problème de santé mentale, *passe* par de la souffrance. C'est le point d'atterrissage. Et de passage : qui permet de laisser circuler les nutriments, les événements, l'oxygène et les habitacles, l'argent et les glissements qui conduisent la vie.

Une formule plus ancienne où la souffrance est point de passage fut longtemps le mantra des expériences que nous développions dans la ville. Cette formule est scellée dans un texte de 1986. Ces expériences urbaines étaient à leurs débuts, à la différence de ce qui se vivait pour l'auteur du texte : Franco Rotelli, psychiatre, directeur des services de Santé mentale de Trieste, une ville du Nord de l'Italie, distante de plus de 800 kilomètres de Liège. Dans ce texte intitulé *L'institution en invention*, il indiquait l'endroit où renouveler la psychiatrie : « l'existence-souffrance d'un corps en rapport avec le corps social ». Être auprès de l'existence-souffrance permettrait un contact presque miraculeux où disparaîtraient dans une fumée évanescante les « appareils scientifiques, législatifs et administratifs, des codes de référence culturelle et des rapports de pouvoir structurés autour d'un objet précis (...) : "la maladie", à laquelle se surajoutait, à l'hôpital psychiatrique, la "dangerosité" ». Autrement dit, éventer l'institution et en revenir à la vie, là où tout n'est pas dit sur elle par la science, la justice actuelle, la culture de tout le monde, et être curieux d'une vie, de ce qui y passe d'amour, de violence, de cafés partagés et de photos traînant sur la commode de bord de lit.

Évidemment, les miracles ne s'accomplissent pas souvent. Dieu est parcimonieux. Atterrir sur l'existence-souffrance nécessite un terrain, y ramener un chat, un petit chauffage et une voisine, de l'ombre et un enfant, une assistante sociale et une caresse. C'est du boulot ! On n'est jamais sûr de la stabilité des éléments. Ça demande d'affronter nos peurs d'y être avec tout ça. Qui sait si, tout de même, ce ne serait pas dangereux ?

La perspective du *je* de cette écriture se veut rassurante et confiante. Depuis la souffrance, il est possible de mettre en mouvement ce qui nous fait vivre, d'y penser quelque chose ensemble, d'être dans des émancipations personnelles et collectives. C'est beau.

Passer par des émouvoirs

Atterrir avec la souffrance, c'est d'abord, me semble-t-il, lui donner une granularité qui lui ôte sa masse. La souffrance est un conglomérat compact. Selon les terrains, elle aura la forme d'une rage, d'une tristesse, d'une colère, d'un enthousiasme suivant l'abattement, d'un épuisement confus ou nostalgique, d'une fulgurance amoureuse ou d'une anesthésie existentielle. La souffrance ne pousse pas partout de la même façon. Lui rendre son élan vital, c'est donner un nom à sa forme précise et la planter sur un sol spécifique. On peut alors bâtir l'espoir que ceux qui cohabitent alentour l'associeront dans d'autres émotions.

Dans un texte que j'ai écrit conjointement à celui-ci, *S'émouvoir*, j'avais envisagé l'émotion comme un émouvoir : un mouvoir, c'est-à-dire un mouvement du sentir et de l'être au monde et avec les autres. Une émotion n'est jamais vraiment immobile, elle est sans cesse un intermédiaire, une façon sensible de se mettre dans les flux et les tensions du monde. Et j'avais, à titre d'exemple, proposé à partir de trois émotions

— la nostalgie, l'enthousiasme, la honte — en quoi elles pouvaient mettre en mouvement une souffrance existentielle prise dans la psychiatrie ou la santé mentale et permettre, éventuellement, des voies d'émancipation. L'exercice ne visait rien de bien différent que d'ouvrir la possibilité de faire vivre une émotion qui est souffrance en tant que puissance mobilisatrice d'émancipations. L'exercice avait la légèreté d'un vent de liberté

Il peut néanmoins manquer un guide qui tempère la solitude et l'incertitude d'un exercice qui serait chaque fois à inventer. Plutôt qu'un guide qui pourrait induire une aliénation à un outil ou un gourou, la notion d'équipement semble sans doute plus à propos. Disons, un équipement partiel, accessoire, qui puisse servir à rencontrer les dynamiques émitives, un savoir d'usage, à utiliser pour rencontrer la réalité, le terrain, une version de la réalité, du terrain pour être exact, et qui serait toujours un savoir à prendre avec des pinces. Pour qui n'est pas habitué à ces équipements et aux savoirs des métiers qui s'en revêtent, le terrain est alors découvert tout autrement. La joie qui naît de la surprise de cette apparition est aussi celle qui se trame d'un savoir qui devient partagé : on sent, on voit, on découvre quelque chose ensemble.

Je propose trois espaces d'apparition : des espaces où des émouvoirs deviennent partagés sur un terrain particulier où nous sommes plusieurs à habiter. Des espaces d'apparition de *comouvoirs*, de co-s'émouvoir, pourrait-on dire. Ces espaces sont, somme toute, assez classiques, sauf qu'ils ne viennent pas nécessairement à l'esprit quand il s'agit d'émotions. Donc, un *espace d'apparition psychophysique* (j'ai choisi un terme qui tente de restituer les dynamiques conjointes de la psyché et du physique dans l'émotion), un *espace d'apparition éthique* (où l'autre entre en scène plus clairement à l'endroit où des responsabilités sont à prendre) et un *espace d'apparition politique* (où les émotions viennent nous rejoindre, ou nous disjoindre, dans ce qui vient faire communauté).

Des espaces d'apparition éthique

L'endroit éthique surgit, presque, avec évidence. Pas seulement auprès des philosophes qui pensent l'éthique, ce que ça veut dire, mais finalement dans le quotidien : qui d'entre nous ne se demande pas ce qu'il aurait à faire (ou ne pas faire), à comprendre, à dire (ou ne pas dire) à l'égard d'un parent, une collègue, un camarade ou une amie qui manifeste sa souffrance ? S'interroger, ne fût-ce que subrepticement, sur la responsabilité à y être d'une certaine façon, c'est toujours ouvrir un espace éthique.

Le philosophe Paul Ricoeur (1913-2005) pose assez clairement ce qui vient faire apparaître la scène éthique à l'endroit de la souffrance². Il décrit la souffrance comme un affect qui vient altérer la capacité psychique. Lorsque des capacités vitales sont attaquées, affaiblies, étouffées, la souffrance se sent. Elle se sent dans un « je suis incapable de... » où ces capacités ébranlées concernent un ressort majeur à la vie : incapable de pouvoir dire, incapable de pouvoir faire, incapable de pouvoir (se) raconter, incapable de pouvoir s'estimer soi-même. Paul Ricoeur plante le cœur du souffrir sur le terrain de la diminution de ces puissances majeures. La souffrance s'exprime dans une impuissance à dire, alors : la triste lancinante du silence, le cri auquel on ne peut que rester sourd, la plainte sempiternelle et ennuyeuse. La souffrance s'exprime dans une impuissance à faire, alors : on en pâtit, on est passif, on se morfond. La souffrance s'exprime dans une impuissance à (se) raconter, à s'estimer soi-même. La déclinaison de ces impuissances tombe comme la pluie dans le paysage : ça donne toujours des émotions différentes, selon l'intensité de la pluie, le coin de rue ou la colline où l'on se situe, et aussi selon sa propre humeur du moment. Paul Ricoeur le dit à sa façon : la sensibilité au fragile est le moment qui appelle une éthique, la responsabilité pour l'autre émerge quand je suis sensible à sa vulnérabilité. Il insiste sur l'importance de l'expérience du sensible, d'être humainement affecté pour faire naître des principes éthiques. « C'est enveloppé d'un sentiment que nous découvrons ce principe, un sentiment par lequel nous sommes affectés, atteints, au niveau d'une humeur fondamentale où nous nous tenons tout d'abord. Nous nous sentons requis, enjoints par le fragile, (...)

enjoints de faire quelque chose pour... (...)»³ Humeur fondamentale ! Mais le réel nous ramène sans cesse les pieds sur terre : je ne suis pas toujours de cette humeur-là.

C'est bien en ce sens qu'il s'agit d'un espace d'apparition : apparition de soi, de sa propre sensibilité, de sa propre humeur du moment, dans son rapport, pas toujours si clair, bizarrement crispé ou impuissant, ou impossible à ce qui s'exprime de la souffrance d'un autre. Que laisser vivre de ce rapport ? Comment y être ? Qu'y faire, parfois ? Avec qui d'autre ? Sur quels terrains ? Avec quelles institutions ? C'est ça l'éthique : faire surgir, renouveler, raviver la distribution des responsabilités des uns et des autres — la sienne aussi — à l'occasion de la sensibilité à la vie d'un autre.

Des espaces d'apparition du politique

Qui peut prétendre que l'éthique s'exprime dans un rapport juste interpersonnel ? Les retombées de la souffrance sur le terrain des existences éclaboussent à différents endroits, elles ruissent sur le toit des institutions, devant la porte de la voisine, débordent dans la chambre conjugale et le bureau de l'assistante sociale. Ça déborde dans le politique.

Je prends politique du côté de ce qui ne va pas de soi des existences — et des instabilités du monde — et qui nous invite à recomposer — ou non — la démocratie de ce qui nous fait vivre ensemble. Les souffrances psychiatrisables nous font toujours basculer dans du politique. Peut-être, précisément, car elles sont psychiatrisables, qu'elles sont basculables dans la santé mentale, dans l'institution de la santé mentale portée dans le quotidien par les conduites, rites et organisations où s'expriment les imaginaires du normal et de l'honorables en santé mentale. Du coup, en bout de course, après l'épuisement au travail, les lasagnes du Lidl à 1,99 €, le diabète et la garde alternée, il arrive qu'il reste non pas la présence des amis, l'entrain des collègues et l'atelier textile ou la marche solitaire, mais le psychiatre, le psychotrope, le médecin-conseil, le parcours d'insertion sociale et l'éducateur, l'hôpital psychiatrique, la prison et le centre de réadaptation fonctionnelle. Le politique n'est pas une œuvre immuable de Dieu. Il apparaît. Il apparaît quand des souffrances sont distribuées, reportées, repoussées vers des établissements dédiés, c'est-à-dire vers des dispositifs qui traitent à part des souffrances qui ne parviennent plus à s'élaborer solidiairement dans l'ordinaire disponible. Autrement dit, vers des expériences ségrégatives qui indiquent qu'une démocratie est à faire encore.

Des espaces d'apparition psychophysique

C'est l'espace qui m'a fait le plus hésiter quant à sa nomination⁴. J'aurais pu dissocier espace psychique et espace corporel. Spontanément, culturellement, on hérite de l'histoire philosophique et morale de l'Occident sur cette séparation. Néanmoins, l'expérience de l'émotion rassemble intensément ces deux espaces dissociés. Qui peut prétendre qu'un plaisir, une tristesse, une colère, un enthousiasme, une honte ne se déroulent à la fois à l'endroit de la psyché et à l'endroit du corps. Joindre esprit et corps permet de rejoindre le réel de l'expérience, en les mettant sur un plan à double face qui fend les hiérarchies morales et culturelles de l'un sur l'autre. Je prends le terme *physique* comme cette matérialité corporelle qui s'invente dans le mouvement émotionnel qui est, en même temps, celui de la psyché. *Physique* est pris dans le sens originel de *phusis* de donner naissance à des formes matérielles, en tant que processus de génération corporelle. Le psychophysique vient dès lors prolonger l'intimité dans le monde par les manières de s'y mouvoir physiquement et psychiquement.

Ces trois espaces d'apparition possibles n'apparaissent pas comme par magie. Ils apparaissent dans des expériences où est convoquée une émotion particulière qui embarrasse les manières de s'émouvoir. La suite du texte est à prendre comme des exercices. J'en propose trois, il pourrait y en avoir tant d'autres. Je

les ai intitulés *passer, former, se soulever*. À chaque fois, je fais atterrir la souffrance sur un terrain précis et j'ai souvent convoqué des souffrances psychiatrisées, celles que d'habitude on reléguerait à la psychiatrie ou aux institutions de la santé mentale. Les trois espaces d'apparition servent à stimuler l'exercice à s'y émouvoir ensemble.

Passer

Chercher, se donner une formule légère qui puisse non pas guider, indiquer comment faire, mais plus humblement inviter, allonger le dessin des mouvements possibles dans l'émotion d'un autre. Non, pas même une formule, mais un verbe, modestement un verbe, qui permettrait de passer par l'émotion d'un autre. Passer ? Oui, passer est peut-être finalement ce verbe, passer indique un allant, un mouvement, un geste qui ne peut jamais être une généralité, on passe toujours par des circonstances particulières, un terrain vivant inédit, celui-là. Passer par l'émotion d'un autre témoigne probablement d'une éthique, c'est en tout cas à considérer : une saisie délicate et transitoire de responsabilité — être présent — sans se harceler nécessairement de réflexions rationnelles sur ce qu'il serait juste, injuste de faire, de dire, et tout le déballage mental qui s'y conjoint, mais, tout de même, se tenir là, quelque peu, en passant. Passer, sans s'accabler, en se délestant de toute volonté de prendre, voler, empêcher l'émotion d'un autre, son mouvement, sa chute, sa fixation, sa pente ou son esclandre. Passer : quelque chose comme cela. C'est à chercher.

Chercher où ?

Des souffrances psychiatrisables, on peut retenir qu'elles créent un abîme. Une distance indéniable, intensive s'installe entre les personnes qui restent néanmoins conjointes. Il n'est plus possible de tenir ensemble avec cette tristesse lancinante, ces reflux permanents de désespoir ou ces sursauts d'exaltations démesurées, inappropriées, irréalistes en fait. D'un point de vue dynamique, le psychiatrisable et la délégation à l'institution de santé mentale naissent d'une distanciation : être là, ensemble, dans ces mouvements émotionnels, ça nous déchire, ça nous insupporte, ça nous sépare. Et le lieu de cette distanciation est toujours un lieu au sens premier du mot, un endroit précis du monde : avec des collègues de travail (elle ne fait plus son boulot), dans une famille (elle n'est plus avec nous à table), dans la rue (il nuit à la paix de l'espace public), même pour une amitié, ça devient lourd. Même avec de la bonne volonté, une persistance éthique, une endurance affective, cela devient trop compliqué d'y être, de comprendre, de supporter, d'éprouver une sympathie, la sympathie devient de plus en plus lointaine. Or c'est précisément de cette distanciation où disparaît la sympathie, ou d'une proximité où prévaut de l'antipathie que naît l'idée concrète d'une relégation vers des institutions dédiées aux améliorations de santé mentale. Quoiqu'il puisse en être autrement... Bien que ça n'aile pas nécessairement de soi... Et c'est dans cette hésitation que naît la bulle d'air d'une psychiatrie populaire jaillie d'un fond sombre et englué à la surface de l'eau : peut-être est-il quand même possible de maintenir ouverte la scène où l'autre présente ses émotions, de s'en approcher malgré la distance ou l'antipathie qui s'y installe (affaire éthique) ? Peut-être est-il quand même possible de ramener ce qui se relègue dans la marge dans un espace démocratique commun (affaire politique) ?

Dans l'humeur d'une vapeur poreuse

Passer par l'émotion turbulente d'un autre, c'est passer dans ce réel de la distanciation ou de l'antipathie, dans ce réel paradoxal où existe aussi, tout autant, ou dans une certaine mesure, une sorte de souhait compliqué de rester en connivence, ou en considération, une sorte de respect ambigu et d'attachement boiteux. C'est flou. Être là dans un certain flou, une vapeur, ni tout à fait nauséeuse, ni vraiment parfumée, ou les deux en même temps. Thymos — plus tard dans l'histoire de la langue : thymique et humeur — désignait cette consistance flottante et déliée : un « souffle » et un « liquide⁵ ». Le thymos que les traducteurs du grec ancien nomment par « âme », « principe de vie », « désir », « cœur »..., mais aussi « colère⁶ » désigne précisément le siège des émotions. Le thymos était un fluide qui pouvait prendre, par exemple, la forme d'une vapeur, soufflée par les yeux, en certaines circonstances de tristesse ou de colère. Le thymos faisait de la psyché « une chose fluide capable de s'écouler, de s'échapper de nous par l'entremise du sang, du sperme, de la sueur ou des larmes⁷. » Une sorte de psychophysique où les matières corporelles poussaient, créaient des formes fluides de passage, se glissaient dans de nouvelles compositions de rapports

physiques, relationnels, affectifs où le monde, l'extérieur, les circonstances devenaient sensibles différemment, mais dans une porosité entre corps, psyché, monde et milieu assez brumeuse.

On a sans doute trop vite fait aujourd'hui de ne pas supporter ces brumes. On y décèle des absences de vérité, comme si la vérité devait s'accomplir dans un rapport clair, ferme, univoque et certain avec le réel qui pourtant resurgit toujours par des bouts par lesquels on ne l'attendait pas, des dissonances et des excédents qui viennent sans cesse dire le vrai différemment, nous faire vivre le vrai de façon instable, déséquilibrante ou hésitante. Aujourd'hui, on décèle dans ces brumes émotionnelles des absences de vérité ou des emportements irrationnels conduisant à des erreurs d'appréciation, ou de jugement, comme si le vrai du vivant ne pouvait découler que d'une lumière purifiée par la raison. Alors, aujourd'hui, on cherchera à endiguer ces débordements fallacieux et trompeurs par des paroles plus réalistes — revenons les pieds sur terre —, non seulement des paroles, mais des discours, de véritables mises en forme de la parole sociale visant à réduire les trop larges écarts et les trop-pleins de turbulences qui naissent du réel et qui s'expriment avec évidence dans le surgissement brouillon et perturbant des émotions. Ça peut marcher : ça permet de rassembler autour d'une réalité une, une pour tout le monde, ce qui n'est pas rien pour faire tenir ensemble une petite société. Mais c'est aussi en ce lieu du vivant où l'émotion ne se laisse pas faire, où elle embrouille, où, depuis le réel, elle vient faire vivre une différence atypique dans la façon de sentir et vivre le social qu'arrive la psychiatrie et de façon plus envahissante la santé mentale.

Car la santé mentale arrive comme une alerte dans l'émotion, la santé mentale alerte, elle inquiète. Les vapeurs psychiques d'une vitesse colérique, d'une allégresse brûlante, d'une immobilité mélancolique soufflent non pas le charme d'un monde à naître, mais sont l'indice manifeste, paradoxalement assez clair, d'un malaise de santé mentale et, quand la turbulence atteint une opacité qui en appelle à d'autant plus de clarification, ces émouvants trublions suscitent l'appel à une catégorie, à une opération catégorielle de luminosité, allons un pas plus loin, parlons de symptôme, et, tant qu'à faire, peut-être le symptôme d'une pathologie. Et la personne ainsi incriminée — il s'agit bien d'une opération de jugement — sent souvent le déshonneur et l'exercice qui lui reste à faire pour se remettre d'aplomb dans la réalité sociale, pour autant qu'elle éprouve ce chemin comme réellement imaginable. Allez ! Si tu ne vois pas ce chemin, on t'y conduira. Les tracteurs sont déjà là, ils connaissent la route des labours.

Comme une caresse

Passer serait d'un autre style : un geste léger comme un vent qui traverserait la brume. Ce geste pourrait être imaginé du côté de la caresse, j'hésite à donner un exemple trop précis afin de laisser place à cette légèreté qui laisse à l'imagination sa liberté. Je propose la caresse comme possibilité imaginante, la caresse vient effleurer un corps. C'est toujours d'un corps qu'une émotion prend sa granularité physique et langagière. La caresse survole, glisse et touche en se dérobant à toute saisie, à toute meurtrissure, à tout tranchant, à toute emprise (d'un jugement). La caresse : « ni saisie, ni capture : seulement un tact, un effleurement, une légèreté ou suavité qui maintiennent autrui dans sa distance (...) et dans sa liberté de mouvement. La caresse est donc un mouvement qui laisse à l'autre le loisir du sien : c'est un émouvoir réciproque où l'autre est libre de se mouvoir où il veut⁸. »

Seulement un tact ou un contact, puisque — très précisément, très subtilement — c'est ce parfum affectif qu'il s'agit d'enfiler quand la relation se fracture et que la distanciation s'amplifie : s'approcher dans cette distance, s'émouvoir d'une sympathie dans la faille d'une antipathie. Chercher le tact et le contact pour passer dans le vif d'une fracture où l'émoi a disjoint le cours de soi et le cours des autres, le cours normal de soi et des autres. Chercher à passer par l'angoisse et l'extase de Madeleine⁹, racontée par le psychiatre Pierre Janet (1859-1947) dans un journal où il a consigné sa relation à sa patiente entre 1896 et 1925, une patiente « fracturée dans l'élan de sa propre passion¹⁰ » : « Son délire de religieuse, son attitude, sa marche sur la pointe des pieds, les stigmates du Christ qu'elle a présenté aux pieds et aux mains à plusieurs reprises, et

surtout les sentiments violents qu'elle éprouvait dans des crises d'angoisse et des crises d'extase¹¹ ». L'émotion s'exprime comme fracture de soi et comme fracture de nos relations, alors il s'agit de passer dans le délire, la violence et les stigmates, trouver le geste ou peut-être tout simplement l'attitude en tant qu'ils expriment une façon de s'émouvoir, d'y être avec tact, par effleurement. Dans la densité de ce bazar de Madeleine ? Oui. Très difficile, en effet. Très compliqué, très éprouvant de maintenir une scène éthique où l'autre, Madeleine, nous balance le charme d'une corporéité fracassée et avec laquelle nous aurions à être présent. C'est pour cela que *passer* et son sortilège de modalités — tact, contact, effleurement, caresse, vent — demeurent indispensables : ces mouvements d'être-avec sont ceux qui sont possibles, ils sont ceux qu'on peut tenter sans abîmer ou sans s'abîmer d'une violence, ils sont ceux que tout un chacun a la capacité d'inventer. Il n'y a pas besoin d'être Pierre Janet ou psychiatre pour cela. Comment être avec Didier ? dit Anne Vervier de passage dans une de nos expériences urbaines pour psychiatrisés. « Les minutes passent et l'homme me parle, se répète (tabac, argent, cancer), il veut aussi me montrer sa cicatrice à la jambe. Et moi, je ne sais pas ce que je fais là, avec lui !¹² ». « Tu n'as pas trois euros ? », répète Didier inlassablement, donc de façon embarrassante pour celle à qui s'adresse cette question, disons plutôt cette plainte de mendiant, pour autant que ce soit vraiment une demande de mendiant, peut-être une proposition à jouer, ou tout autre chose, en fait. « Face à Didier, je ne sais pas quel rôle jouer, je ne sais pas quelle Anne être¹³ », dit-elle. Rôle ? « Rôle » est quand même un bien grand mot, une solidification existentielle, car il ne s'agit que d'effleurer la boucle trop répétitive d'une demande, d'une inquiétude. Ça me fait penser que le tact d'un contact, d'un émouvoir est finalement ce qui s'oublie quand les institutions se forment par des rôles, des fonctions, des prescriptions et des programmes et qui, pourtant, pourrait ne jamais s'oublier si à chaque coup, du moins presque à chaque coup, disons le plus souvent possible, la nébulosité du mouvement d'une émotion, sa violence ou sa lenteur, ou son sucré ravageur restaient un instant une brume, un fluide, un charme occulte qui n'impliquent rien d'autre qu'une sensibilité, une façon délicate de s'y tenir.

Là est probablement ce qui pourrait être la fonction première, ou plutôt primordiale d'une psychiatrie ou d'une affaire institutionnalisée de la santé mentale, l'incidence qu'on relance sans cesse, comme les dés jetés alors que la partie semblait finie :

proposer des expériences qui permettent
de passer
avec tact
dans la porosité d'un mouvement émotionnel,
s'y approcher
malgré la distanciation ou l'antipathie que ce mouvement opère
d'y passer comme une caresse.

Sur ce plan primordial, le frémissement en retour de l'autre, devient le signe indicible de ce qui pourrait peut-être convenir. On verra dans quels devenirs cela pourrait nous mettre. C'est presque une tout autre question.

Et sur un autre plan, un plan institutionnel, ou un plan d'organisation, ce serait en même temps encaisser le coup de ce que l'institution rate, oublie, maltraite aussi, pour relancer dans son institution, ou depuis son institution à différents endroits de notre présence au monde, la faculté de ces effleurements passants.

Former

Nous sommes avec des souffrances intensifiées. Quelle naïveté que d'imaginer simplement passer ! Une naïveté est-elle d'ailleurs seulement possible ? Il peut exister en passant une simplicité et même une candeur du tact et du contact, sous cet aspect l'être-avec-en-passant peut être naïf, s'exprimer dans un élan de confiance et de sincérité, mais en vrai, au vu des failles où les souffrances existentielles ont entamé les relations, ça passe si peu, ou presque plus de tout. En effet, ce qu'on vit : la faille, le vide déchiré au milieu des parois de caillasse de la relation. Heureusement qu'on tente quand même, qu'une éthique persiste, qu'un désir de s'attacher légèrement à la présence de l'autre persiste. Ce serait même une légère politique, s'attacher un peu à ce qui file à la marge.

Ce qui s'émeut dans la faille du rapport

Ce n'est pas tout à fait juste de dire que quelque chose s'est formé : la faille. Cette image d'un vide entre deux parois en vis-à-vis illusionne le regard alors qu'à cet endroit tourbillonnent le malaise d'une proximité et l'antipathie d'une distance, ou tout l'inverse, dans un mouvement où s'embrument les manières d'y être et d'y faire. Le vide est plein. La relation au milieu de la faille s'obstrue d'une drôle d'émotion, embarrassante, envahissante parfois, ou haineuse, décourageante, stimulante aussi ou même étincelante, et parfois, il est vrai, presque plus rien. Peut-être est-il plus juste de dire que nous traversons quelque chose d'informe, ou dont la forme n'est pas clairement donnée, et si nous restons sur la verticale des émotions, il y a bien quelque chose, peut-être même beaucoup de choses. Finalement, ça nous donne un plan où nous sommes présents.

Informé ?

Non façonné. Qui n'a pas de forme déterminée, ni sur le plan intelligible — ça ne se comprend pas bien — ni sur le plan sensible — ce n'est pas si facile de rallier les mouvements émotionnels. C'est incertain. C'est d'ailleurs pour cela que, pour tout un chacun, c'est difficile d'y être, car c'est y être dans le flou de ce qu'on peut comprendre et sentir des mouvements d'une souffrance. Dans la tentative de faire vivre une sensibilité, une compréhension et un agir quelque peu populaire, c'est-à-dire forgé de différentes perspectives dans une population très diverse, cet informe incertain est ce qui convoque, interloque ou choque, mais qui, du même coup, est susceptible de nous mettre au travail ensemble. Ça vaut dès lors le coup de tenter de rester quelque temps dans cette réalité, on pourrait même dire d'atterrir dans cette réalité.

Se retenir de la santé mentale : les souffrances sont d'abord informes

Les souffrances existentielles acheminées vers la psychiatrie et la santé mentale sont, d'abord, informes. C'est peut-être une formule à retenir. On pourrait tenter l'expérience de ce que cela amènerait de nous faire atterrir les uns et les autres de cette curieuse façon, pleine d'hésitations, en résistant à un surplomb, une opinion cimentaire tombant d'aplomb sur la souffrance et les flottements du réel. En même temps, ce serait tenter l'expérience de résister à une relégation vers ceux qui auraient un savoir plus thématique en santé mentale, peut-être tout à fait légitime, mais qui, occasionnant des retraits des uns et des autres, deviendrait le genre de savoir qui domine.

Certes, aujourd'hui — c'est une ligne majeure de la culture contemporaine — quasiment toutes les souffrances existentielles peuvent être mises en forme sous le jour de ce qui forme une santé mentale et de ce qui se distille dans les écarts incessants pour y parvenir. Mais du point de vue de l'expérience, du réel des vacillements émotionnels et existentiels de l'expérience, ces souffrances brouillent les manières d'être, et d'être en santé mentale. Au point que tout compte fait, à y bien sentir, ce n'est finalement pas tant de la santé mentale, déjà pas tant que ça « mentale » puisque ce qui arrive se façonne dans le corps, ses dynamiques

physiques et ses sensibilités corporelles au monde, et pas tant que ça « santé » non plus, à moins de ranger sous « santé », la haine d'un père qui nous a violées, la honte d'avoir été humilié à l'école, le déluge à mener seule et sans le sou l'éducation de ses deux gosses ou l'effondrement d'avoir été mis sur une voie de garage dans son boulot. À tout mettre sous la forme de la santé mentale, on se prive de la subtile richesse des plans qui permettent de comprendre et de se mettre en mouvement par le social, l'amical, le politique, l'émancipation, le vivant, l'éducation, le familial, le commerce, le musical ou le local ; on s'appauvrit de la culture et des terrains des autres.

Dans les souffrances existentielles intensifiées, les forces qui s'y conjointent donnent parfois forme à des modes d'existence très singuliers, bizarres, curieux. Il s'y exprime comme un trouble, des forces et des mouvements qui, paradoxalement, ne se laissent pas mettre en forme, ni sur un mode plus clair, ni sur un mode plus joyeux¹⁴. Dans ces modes d'existence, on est sensible à une forme où parfois on n'y comprend même pas un peu quelque chose. C'est souvent là qu'arrivent de façon plus décisive les pouvoirs psychiatriques : si, si, c'est un trouble, suit une nomination, la dernière version du D.S.M., la référence internationale pour le diagnostic des troubles mentaux en recense plusieurs centaines. On obtient alors une option de mise en forme. Mais c'est une option qui dit vite ce qu'il en est, c'est une option qui a le pouvoir de dire — c'est ça — et de conduire la vie dans des régimes d'énonciation — c'est ceci, cela vient de cela, des explications, tu devrais faire ceci — et de conduire la vie dans des régimes de visibilité — ce serait bien de rester chez vous au lieu de travailler, d'aller dans un centre thérapeutique de jour, de rester quelque temps à l'hôpital, d'en parler dans le bureau du psychologue.

Prendre la mesure de l'informe, c'est tout simplement se dire à soi-même et se dire aux autres, qu'on prend le tempo déboité d'une hésitation dans les façons de dire et de sentir une affection surgie des rythmes et des paroles d'une vie.

L'informe pour ouvrir des expériences démocratiques de la souffrance

Ça devient un point majeur d'une psychiatrie démocratique et populaire. On ne peut pas se dire qu'on se place dans la perspective de rapports délicats, critiques et diversifiés à la souffrance existentielle et, en même temps, prétendre à la contenir dans une forme. C'est parce qu'on se demande — tiens, qu'est-ce qu'il se passe avec cette souffrance existentielle là, — comment nous pourrions y comprendre quelque chose sous différents rapports, car, justement, on n'y comprend pas vraiment quelque chose de là où l'on est — qu'alors s'ouvre la possibilité à différents interlocuteurs de penser et dire quelque chose de là où ils sont. Et qu'en même temps naissent la possibilité et la difficulté d'un assemblage des points de vue et des manières d'y être.

Essayons d'entrer dans plus de précision. Ce serait quoi atterrir dans l'informe ? Il ne s'agit pas de prescrire une manière de faire, mais d'ouvrir la possibilité de s'émanciper des éventuelles impasses dans lesquelles nous sommes glissés — tiens, dans mon rapport à cette souffrance, comment je pourrais y être présent, différemment des formes qui sont mon habitude, ou nos habitudes.

Où est passée l'aire d'un é-mouvoir et d'un co-mouvoir ?

Peut-être qu'on peut se donner des « aires de l'informe ». La proposition vient du pédiatre et psychanalyste britannique D.W. Winnicott (1896-1971) qui a beaucoup pensé les relations à partir du jeu. La notion d'« aire de l'informe¹⁵ » lui a été inspirée des jeux d'enfants, des jeux dont les règles semblent sans cesse se réinventer en cours d'aventure, et à la suite, des histoires d'adultes, notamment d'une patiente qui semblait fermée dans son monde. Cette patiente manifestait pourtant des sentiments. Sur le plan d'un comouvoir, c'est-à-dire d'une éthique où l'on prend la responsabilité d'un mouvement vers et avec un autre, sentir une émotion, un mouvement affectif est probablement la façon donnée à chacun pour tenter d'être là. À l'occasion, donc, et pas tout le temps, cette patiente exprimait de la haine ou du ressentiment vis-à-vis

de ceux qui attendaient d'elle qu'elle se bouge un peu, qu'elle accomplisse ses talents artistiques, car elle peignait. Mais elle passait plutôt ses journées à ne rien faire. Pas tout à fait rien, puisque cette patiente avait une vie intérieure. Elle fantasmatait qu'elle peignait un tableau ou qu'elle se promenait à la campagne, alors qu'elle restait assise sur sa chaise. Dans son fantasme se déroulait une activité, mais rien ne se passait dans la réalité. Au ressentiment qu'elle pouvait éprouver vis-à-vis de ceux qui tentaient en vain de la stimuler s'ajoutait une tristesse, un chagrin de ne rien accomplir dans la vie.

À l'occasion de l'un ou l'autre rêve raconté par cette patiente, quelque chose de particulier est apparu : c'est comme si les rêves avaient un statut tout différent des fantasmes en ce sens qu'au lieu de rester en bulle, ils pouvaient renvoyer à des éléments de la vie quotidienne, certes de façon parfois énigmatique. La patiente raconta, par exemple, un rêve d'une mère qui a privé sa fille de ses propres enfants. La patiente éprouva alors une haine vivace vis-à-vis de sa propre mère. Elle trouva cela drôle : c'est « comme si je désirais un enfant, alors que dans ma pensée consciente, je sais bien que quand je pense à des enfants, c'est seulement pour qu'il leur soit évité de naître¹⁶. » Et de poursuivre : « c'est comme si j'avais caché quelque part que la vie, ce n'est pas si mal que ça. » Alors que le fantasme restait intérieur, le rêve permettait de rencontrer des réalités. Une autre fois, elle rêva qu'elle coupait, assemblait, façonnait une robe avec véhémence. Cela a presque donné une définition de l'iniforme. L'iniforme c'est « à quoi ressemble le matériel avant d'être, comme un patron, façonné, coupé, assemblé¹⁷ ». Des éléments diversifiés arrivent de différents endroits et de différents temps de l'histoire, donnent un ensemble surprenant, l'assemblage semble plutôt à faire vivre et à chercher. Dans le rêve, les éléments pouvaient renvoyer à d'autres éléments de la vie et ils pouvaient revivre quand on cherchait à les placer dans une histoire, des aspects de la réalité quotidienne. Évidemment, l'exercice fonctionne mieux quand on dispose d'un interlocuteur avec lequel accomplir ce jeu.

Les joueurs d'une psychophysique poétique

L'iniforme, pour D.W. Winnicott, est interne à une psyché et toujours en même temps prolongé physiquement à l'extérieur, c'est pour cela qu'il y a bien une « aire » de l'iniformel, un espace de jeu où d'autres interlocuteurs ou d'autres éléments de la réalité peuvent entrer en jeu. L'aire de l'iniforme prend l'émotion dans l'élan d'une psychophysique qui n'a rien d'une affection passive, mais qui façonne des simulations sur le monde extérieur pour moduler ses manières d'être physiques et psychiques. La chercheuse en neuroscience, Lisa Feldman Barrett, insiste alors sur la « granularité émotionnelle¹⁸ », la capacité à construire des expériences émotionnelles plus précises que celles abrégées par les mots, je me sens mal ou je me sens bien. J'ai du chagrin à ne pouvoir prendre mon pinceau et accomplir quelque chose de ma propre vie, j'éprouve de la haine à l'égard de ma mère n'ouvrant pas le même mouvement au monde que « je me sens mal ». Cela paraît très évident, mais cela s'oublie.

L'aire de l'iniforme relance ce jeu de la langue où l'intime s'émeut de ses accroches au monde. Quand cette patiente reste songeuse, « je suis sur ces nuages roses, je peux marcher dessus », dit-elle, non seulement il ne se passe rien dans la réalité, mais ce fantasme semble n'avoir aucune valeur poétique, à la différence du rêve dont les éléments peuvent symboliser des renvois à d'autres réalités dont on peut parler. Une robe, rêvée, symbolique, n'est une robe qu'à un certain point ; dans la vie, elle peut renvoyer à la rage, la colère, l'angoisse d'être façonné, assemblé, modelé, peut-être par soi, peut-être par d'autres. Dans l'aire de l'iniforme, la robe fait circuler l'émotion dans la vie quotidienne.

L'aire de l'iniforme pour y jouer décalé

L'aire de l'iniforme est bien une aire de jeu, une aire psychophysique où l'intime, et singulièrement une émotion, se relancent grâce aux jeux des renvois divers à ce que cet intime convoque dans différents milieux, dans différentes histoires. C'est donc une aire qui vient relancer ce qui est formé et réglé dans un fantasme, mais aussi ce qui est formé et réglé dans la réalité. C'est un jeu au sens de play dans l'anglais de

Winnicott, un jeu dont les règles semblent s'inventer en cours de route comme le bébé qui joue avec son hochet, et non au sens de game, a football game, structuré par des règles, bien qu'on puisse être un excellent football player, un joueur dont le style s'invente dans les règles du football. L'aire de l'informe est ce qui s'invente par-delà les formes déjà-là, les formes déjà réglées par l'institution, une famille, une organisation de travail, une école, un atelier. Inutile de dire que ces aires de l'informe dépendent fortement de la qualité des joueurs et de ce qu'une institution permet aux joueurs de jouer.

C'est d'ailleurs en se plaçant dans une institution particulière, qu'il vaut la peine de se demander quelles aires de l'informe je permets, quelles aires de l'informe j'encourage, quelles sont celles que je crée, dans lesquelles je me glisse, avec qui.

Est-ce seulement possible à l'ère de la santé mentale ? Celle-ci tend à former les conduites et les émotions dans des formes rassembleuses pour toute la population : former un corps souriant et des émotions bienheureuses. La santé mentale conduit la vie, les biographies, elle est une norme qui vaut pour toute une population ainsi rapprochée. Elle est une biopolitique, dirait le philosophe Michel Foucault¹⁹, une politique qui accomplit un contrôle particulier sur les vies en ce sens qu'elle n'interdit rien, mais à l'inverse, elle encourage des formes de vie bienheureuse, des émotions bienheureuses. On voit bien toute la complication que cela introduit pour la mise en œuvre d'aires de l'informe, puisque celles-ci laissent vivre ce qui n'est pas plié dans des formes bienheureuses.

L'informe des histoires morbides du corps

Sylvie Le Poulichet propose une version quelque peu différente pour atterrir dans l'informe. Ça ne sera pas plus facile. Sylvie Le Poulichet est psychanalyste et longtemps professeure de psychopathologie dans une université parisienne. Je la convoque ici, car son travail se déploie à partir de souffrances intensifiées, dures et durables. C'est depuis une psychiatrie extrême que le projet d'une psychiatrie populaire peut trouver des situations fondamentales où formuler des rebonds sociaux exigeants, tant le vivant y est ébranlé. Après, ça peut aussi servir l'approche de souffrances plus abordables.

Quand Sylvie Le Poulichet parle de l'informe, c'est pour désigner un vacillement qui approche le corps de la mort plus que du vivant, un vacillement macabre où une personne a incorporé des êtres et des paroles terrifiantes et morbides bien plus que des relations qui rendent vivant. C'est sombre. Comme si la vie disparaissait. Et ça se marque fondamentalement dans le corps : une personne semble perdre la perception des contours de son corps, une autre se sent cadavérique, ou des parties de son corps sont comme mortes. Ça peut prendre la forme d'une addiction, tentative transitoire d'intensifier le corps. Elle raconte, par exemple, les sensations d'une patiente²⁰ qui, dans ses crises d'angoisse, ne supportait plus le contact des vêtements sur sa peau comme s'ils collaient à une chair sans enveloppe. Des sensations de vertige l'invitaient à tomber, le cadre des fenêtres se déformait.

Encore une fois, le corps est là, à nous mettre en contact avec un émouvoir au monde. On est à nouveau embêté avec le terme « santé mentale », puisque ce qui se dit du corps non seulement ne se met pas du côté de la santé, et semble mériter une considération comme telle, en tant que part terrifiante et morbide d'une histoire. Et c'est peut-être bien plus des histoires relationnelles, affectives, sociales, culturelles qui s'expriment dans ce corps, qu'une affaire mentale. Mieux vaut essayer de ne pas se priver de trop de parties du monde pour tenter de comprendre ce qui s'y passe.

Des surfaces de réflexion pour figurer l'informe monstrueux, terrifiant, violent

L'informe est une chimère du corps, dit Sylvie Le Poulichet, « une chimère qui apparaît comme l'agglutination de plusieurs corps — vivants ou morts — en un seul²¹. » Cela donne « un assemblage étrange

et invraisemblable (...) d'un corps fantasmatique », on est à nouveau avec du fantasme, quelque chose d'incorporé dans le corps et qui alimente l'intime, sans qu'il soit mis en mouvement dans le réel et la rencontre des paroles des autres. Sylvie Le Poulichet ne parle pas d'*« aire de l'iniforme »*, mais de « mise en figure » et de « métamorphose » de ces figures. On est dans le même style de jeu. Elle prend les figures du rêve non pas comme des images constituées, mais comme des « compositions (...) qui captent et qui lient des forces, des excitations²² ». Lise, une de ses patientes, « se trouvait régulièrement envahie par la terreur de perdre les contours de son corps ou d'avoir le corps déformé, paralysé, sous le regard de sa mère appréhendé comme glacé et figé. Elle avait longtemps rêvé de bébés abandonnés, aux corps inertes, difformes, et aux visages dont les traits avaient fondu. Le bébé se trouvait parfois posé sur une pierre dans un ancien camp de concentration ou, en d'autres rêves, coincé au fond d'une cuvette de W-C²³. » Une autre fois, Lise se rêve sur une cuvette de W-C et tout autour les murs s'écroulent entièrement, tout le monde peut la voir et son « corps se vide comme un torrent, sans fin²⁴ ».

Comment peut-on être avec Lise, avec sa terreur qui circule par son corps ? Cela peut paraître très compliqué — en psychiatrie populaire, on n'est quand même pas expert de ces pathologies. Pourtant, il s'agit bien de rester avec cette question : comment peut-on être avec Lise, avec sa terreur qui circule par son corps ? Et d'une certaine manière, cela peut être assez simple, pour autant qu'on prenne la terreur comme un émouvoir, le mouvement d'une émotion dont on a simplement à accompagner la figuration dans le réel. On n'est pas sûr, mais on peut laisser Lise évoquer le corps liquéfié qui s'en va à vau-l'eau, il y aura peut-être des digues à imaginer qui résistent au torrent, et on peut aussi se demander, du côté de celui qui entend ces écroulements, si lui-même pourra y résister.

Il n'y a rien de particulier à faire, si ce n'est de proposer une aire qui permette de figurer les mouvements d'une émotion, d'accompagner « un mouvement de désadhérence au mutilé, à l'inanimé ou à l'iniforme²⁵ ».

Bien voilà ! C'est de cela dont il s'agit dans une perspective de psychiatrie démocratique, pas du tout de s'improviser psychiatre, psychologue ou psychanalyste, mais de reprendre des dispositions ou des dispositifs qui, depuis des institutions spécialisées, pourraient être amenés dans la vie quotidienne. Pour mettre en mouvement ces « chimères du corps », les figurer autrement, Sylvie Le Poulichet évoque des miroirs, des « surfaces de réflexion²⁶ » dotées de diverses qualités et de mobilité, dans la voix, les paroles, les regards, qui laissent apparaître le monstrueux, le violent, l'anéantissant. On a à imaginer comment « déployer différents miroirs mouvants qui éveillent des traces de sensations, de souvenirs ou permettent l'élosion soudaine des sens multiples d'une figure. Alors peuvent résonner des miroirs sonores qui laissent affleurer la multiplicité des devenirs qui traversent et constituent le sujet, éloignant ainsi les fantômes²⁷. » Cela donne des « lieux de passage : ce qui a le pouvoir de lier dans et par la figure, montrant le lien encore impensé entre une chose et une autre chose, entre une image du corps et celle d'un autre corps²⁸. »

Alors oui, en effet, ça ne va pas être facile à mettre en place là où l'on est, dans sa famille, dans son association, dans un atelier, dans un travail, dans ses relations. Qu'est-ce qui pourrait être repris d'un dispositif ou d'une disposition qui serait de cet ordre-là, de cette inspiration-là ? On sent bien ce qui bloque : on n'est pas disposé à ça, on n'est pas disponible à ça. Et sous le « on », on peut mettre l'organisation, l'institution, l'espace où l'on est — ce n'est vraiment pas le sujet, on n'est pas du tout là pour ça.

Sous le « on », on peut y mettre aussi une non-disposition intime et culturelle, qui à la fois dépend de soi et de notre culture. Sylvie Le Poulichet, dit de son travail thérapeutique avec ces patientes : « j'étais pour ma part toujours étonnée, sur le moment, de me découvrir là où je ne savais pas, en des figures monstrueuses persécutrices ou en un devenir-gazeux inspiré.²⁹ » Un peu comme si, à force de ne pas être

disponible au monstrueux, au terrifiant, au persécuteur on devenait soi aussi un avatar culturel de cette violence.

Se placer dans la perspective d'une psychiatrie populaire amènera sans cesse la question de ce dont nous sommes capables, personnellement, collectivement, culturellement pour faire vivre ces « lieux de passage » avec les autres, ces lieux de « composition³⁰ » ou de « montage instable » pour que des « devenirs-autre³¹ » se produisent. On — à nouveau —, on n'est pas obligé d'y penser, d'y sentir l'occasion d'une éthique ou d'un désir culturel.

Un collectif dans les impasses de la forme habituelle de la santé mentale

J'aimerais raconter l'une de ces expériences urbaines qui tente cet exercice de psychiatrie démocratique. Elle est en cours, elle n'en finit pas. S'il fallait désigner un point de départ, je nommerais un épuisement incessant. Nous étions plusieurs à participer à ce qui s'appelle un « réseau » en santé mentale, un ensemble d'organisations qui se réunissent pour développer de la santé mentale, selon toutes sortes d'appellations, soigner, rétablir, réhabiliter, insérer, etc. Ce n'est pas facile de nommer ce qui ne convenait pas. Il y avait une évidence : le territoire du réseau était trop vaste, on se retrouvait à créer des liens avec des personnes et des organisations avec lesquelles finalement on ne travaillait jamais. Et il y avait quelque chose de peut-être moins exprimable : on était structurés par des programmes, des fonctions, le réseau était d'ailleurs organisé par fonctions, on était en quelque sorte cantonnés, restreints à faire valoir son point de vue ou ses intérêts, à organiser une sorte de marché de la santé mentale dont on aurait pu s'illusionner qu'il organisait une liberté de choisir. On sentait bien que cela ne rencontrait pas certains problèmes dans lesquels nous étions.

Nous nous sommes retrouvés à plusieurs à former un collectif sur un territoire urbain sans savoir où nous allions. Ce collectif se composait de personnes travaillant dans les soins de santé primaires, dans la santé mentale, une association d'usagers, d'autres intervenants impliqués à titres divers. On a rapidement travaillé à partir de situations qui nous confrontaient à des impasses, des enlisements, des incertitudes magistrales. On a vite abandonné l'idée de se focaliser sur des solutions. À y regarder de plus près, de très nombreuses solutions avaient été tentées, ajouter des solutions ne faisait probablement qu'alimenter en vain le moulin. On s'est plutôt demandé : c'est quoi le problème ?

Former une culture de l'accompagnement depuis l'incertitude et la différence

On s'est alors rendu compte de profonds flottements dans le collectif, on n'était même pas d'emblée d'accord sur la façon d'envisager les besoins d'une personne qui nous convoque dans sa détresse, pourtant le besoin est le b.a.-ba d'un professionnel du social et de la santé. On a progressivement senti que ce que nous tentions dans ces moments où nous nous rapportions à une situation prenait la forme d'un exercice intégratif. C'est comme si nous relâchions quelque chose des habitudes pliées par ses rôles institutionnels, ses fonctions, ses fantasmes sociaux pour laisser venir des différences qui n'avaient pas pris forme en soi, dans son rôle, dans la façon d'envisager du collectif, du social, du culturel.

Je ne sais plus à quel moment de l'histoire du collectif qui dure depuis des années nous nous sommes dit que l'on cherchait une culture de l'accompagnement. Depuis une situation de souffrance compliquée, désemparée et désemparante, nous laissons circuler entre nous ce qui n'a pas pris forme en termes de besoin, de personnes embarquées, de dynamique sociale, de pilotage et de responsabilité, et ainsi laisser vivre et se formuler de l'hésitation, de l'incertitude, de la différence. En somme, faire culture, tenter de se rejoindre

dans une mise en forme commune de nos existences sociales depuis un relâchement des mises en forme de nos habitudes.

Nous avons ainsi créé une sorte de jeu, *La table des timoniers*³², qui permet de mettre en mouvement une culture de l'accompagnement depuis l'émouvoir d'une souffrance existentielle dans laquelle les uns et les autres sont embarqués. Il s'agit bien d'un jeu, avec son mode d'emploi, ses phases et ses consignes, et son pouvoir poétique. Le timonier est celui qui, sur un navire, tient le timon, le gouvernail, mais aussi étale les cartes et les instruments de navigation sur sa table de travail. C'est autour de cette table que se retrouvent les participants du jeu. Le jeu aide à être attentif aux mouvements d'un émouvoir qui ne prend pas forme, à ce qui fait hésiter la forme, car s'expriment des différences dans les façons de comprendre, de parler, d'entrer en relation. Plutôt que d'envisager d'emblée des solutions, la table des timoniers laisse vivre des sensibilités et des manières d'être au monde. L'horizon devient de se rejoindre dans une culture commune qui donne aux participants de la joie à poursuivre des accompagnements réciproques, à aider le ou les pilotes de cet embarquement à trouver des directions à suivre, quelque chose à explorer ou redessiner une nouvelle carte du territoire. Il y a donc bien une forme qui advient, une sorte de devenir culturel, existentiel, matériel, éthique, politique peut-être aussi.

Se soulever

On en était à chercher à passer, être présent au milieu de la distance qui s'est formée par l'émotion encombrante, angoissante, sale, désespérante qui, aujourd'hui, implique souvent un renvoi à l'institution de santé mentale. Passer : se donner une expérience qui glisse une sympathie dans l'antipathie, de la proximité dans la distance. Passer : un contact, un tact, imaginons une caresse, un effleurement qui laisse à l'autre une liberté de ses mouvements, qui cherche l'émouvoir qui convient à l'autre.

On en était à chercher à former. Chercher. Chercher, ça veut dire qu'on ne va pas prendre une forme déjà-là — elle est bipolaire, — il a un problème de santé mentale, on va s'approcher de ce qui est informe, brumeux, scabreux, voilé, confus, décousu. Tenter d'être auprès de cet informe, c'est tenter d'entendre ce que les formes normales, la santé, l'ordre public, la famille, la médecine, l'école n'entendent pas et continuent de ne pas entendre : de la colère, de l'amour, de l'angoisse, de la violence, de l'enthousiasme, de la cruauté, des émouvoirs — peu importe lequel, mais dont la forme ne passe pas, dans le social, sur le terrain, dans la culture où ils s'expriment. Former consiste à donner une forme depuis cet informe : se donner une aire de l'informe où les uns et les autres puissent jouer, évoquer, à partir de ce qui était embullé dans un silence de mort ou des fantasmes ; se permettre des espaces de réflexion, des moments où des miroirs humains de regards et de voix reflètent l'informe auparavant inoui jusqu'à offrir des figurations en la personne, auprès des autres, dans la culture ; se donner des jeux métaphoriques à plusieurs où l'occasion est offerte de s'émanciper des formes-rôles, formes-institutions, formes-fantasmes pour sentir en soi, chez les autres, des craquements sous les lissages, des différences expressives d'un mode d'existence d'où pourrait naître une culture.

On n'est pas obligé de faire tout ça. Qu'est-ce qui fait qu'on a le désir de passer et former comme ça ? Cela est peut-être la question la plus décisive pour le déclenchement d'une psychiatrie populaire. Qu'est-ce qui fait qu'en soi, qu'ensemble, on désirerait enclencher ce tact et cette disposition à l'informe ? Qu'on en aurait envie, qu'on en aurait besoin, qu'on y serait appelé ?

Cette écriture s'est disposée dans la dynamique d'une éthique et d'une politique, une éthique — une scène où l'autre arrive auprès duquel on prend une responsabilité, et une politique — des institutions qui amènent ce qui part à leur marge dans des communautés d'entente. L'affaire éthique est de passer par le mouvement d'une émotion, quelle qu'elle soit, en la considérant simplement comme l'expression d'un mode d'existence. Dans la rédaction du cahier de proposition du *Mouvement pour une psychiatrie démocratique*, nous écrivions de considérer les maladies psychiatriques « comme des modes de vie qui mettent en difficulté et interrogent les relations dans notre société³³ ». Au-delà d'une pathologie, toute variation expressive d'une souffrance existentielle, plus généralement, tout mouvement émotionnel, peut, c'est une possibilité, être sentie, comprise comme l'expression d'un mode d'existence. L'éthique revient à prendre la responsabilité de ce mouvement émotionnel, de s'y sentir, ni le faire taire, ni le corriger, ni contrôler, mais être avec. Cela ne veut pas dire qu'on va laisser aller la souffrance, la colère, le désespoir, la persécution à tout-va. C'est simplement de chercher un contact qui permettra d'y passer et d'en permettre l'hospitalité dans une forme collective.

À cet endroit, la définition de l'éthique de Paul Ricoeur est très aidante : l'éthique, une responsabilité pour et avec autrui dans des institutions justes³⁴. Sur le plan d'une émotion, c'est rester avec un émouvoir, y être, et y être avec, chercher le tact et l'effleurement qui convient, et en même temps, tenter de chercher une forme où le plusieurs, les relations, une culture de l'entente et de la mésentente puissent voir le jour, — des institutions justes.

Imaginer et tenter ces institutions nous amène à une certaine conception du politique, d'un politique qui s'efforce d'en passer sans cesse par ces points de tension à la marge qui s'expriment dans des émouvoirs

minoritaires, pas nécessairement minoritaires par le nombre, mais minoritaires en ce sens qu'ils ne sont pas les émouvoirs dominants, ceux qui doivent dominer les existences.

Pour ma part, je cherche l'émouvoir qui viendrait faire vivre ce style éthique et ce style politique, qui viendrait composer avec les émouvoirs de ce style éthique et politique. Cet émouvoir n'est pas si facile à nommer, il faudrait d'ailleurs les mettre au pluriel, des émouvoirs qui viendraient faire vivre ce style éthique et politique. Il n'y a sans doute aucun émouvoir donné d'avance qui permettrait de passer les failles d'antipathie ou former des liens vivants depuis des émouvoirs terrifiants. Cela pourrait s'exprimer dans des gestes de colère, de dépit ou de dégoût, mais il y a sans doute alors à raccrocher ces émouvoirs à d'autres qui relancent de l'entente et des sympathies. Il y a quand même à penser des émouvoirs qui invitent à composer des lignes de joie dans nos rapports au monde.

S'émanciper d'une doctrine du jugement

En prenant chaque émotion comme l'expression d'un mode d'existence avec lequel chercher, — chercher —, chercher à être, à passer, à composer, on tente probablement de sortir, si cela est du moins possible, d'une doctrine du jugement. Sortir d'une doctrine du jugement sur les émotions. C'est à cet endroit qu'il me semble qu'on pourrait tenter de nommer quelques émouvoirs. Des émouvoirs qui permettraient de se soulever au-dehors d'une doctrine du jugement. En sortir.

Le philosophe Gilles Deleuze (1925-1995), dans un très beau texte intitulé *Pour en finir avec le jugement*³⁵, restitue des formulations qui conduisent au problème du jugement, comme celle-ci qu'il reprend à Nietzsche (1844-1900) : la condition du jugement est la conscience d'avoir une dette envers la divinité. Cette dette est infinie, elle est impayable. Aujourd'hui, je mettrai la santé mentale du côté de ces divinités contemporaines. Chacun doit à la santé mentale, chacun s'oblige à la santé mentale comme une conduite qui l'honore et qu'il doit à la divinité. Cette dette est infinie : on n'en finit jamais de conduire sa vie vers la santé mentale. Cela donne une expérience particulière, puisqu'on n'en a jamais fini d'amener sa vie vers la santé mentale. La vie doit sans cesse se relancer dans une présupposée positivité « qui suppose des critères préexistants (valeurs supérieures), et préexistants de tout temps (à l'infini du temps)³⁶ » ; on ne se sent jamais libéré, c'est plutôt un asservissement sans fin. Et à cet endroit, naît la possibilité du jugement. Celui qui se tient dans ce rapport d'une dette infinie à la santé mentale acquiert le pouvoir de juger les émotions des autres et de se juger soi-même. L'effondrement désespéré ou la petite tristesse, l'angoisse magistrale ou la crainte anxieuse, l'extase maniaque ou l'enthousiasme insuffisant, chaque émouvoir est jugé dans son écart à une santé mentale vis-à-vis de laquelle chacun est redévable à l'infini.

L'éventualité de nouveaux modes de coexistence

Le problème du « jugement qui suppose des critères préexistants (valeurs supérieures), et préexistants de tout temps (à l'infini du temps) » est, pointe précisément Gilles Deleuze, « qu'il ne peut apprêhender ce qu'il y a de nouveau dans un existant, ni même pressentir la création d'un mode d'existence³⁷. » Or, c'est justement ce contact avec ce qui pourrait être nouveau qui sensibilisait un commouvoir en proximité avec l'informe, avec un rythme rageur, avec une violence persécutrice, avec une liquéfaction angoissante du corps. Quel mode d'existence peut naître d'un passage délicat par ces émotions ? Quel mode d'existence peut naître d'une aire de jeu qui permet le contact et la figuration créative de ces lignes émotives ? Quel mode d'existence peut naître, ou quels rapports d'existence les uns aux autres peuvent naître ?

Si on formule la question ainsi, ça demande de ne pas condamner l'émotion, mais laisser aller son mouvement et tenter une composition, — comment je vais composer avec cette liquéfaction angoissante d'un corps ? — composer avec, parfois sans y comprendre grand-chose.

Composer avec : sans en passer par le jugement de la santé mentale, — qu'est-ce qui me convient avec cette tristesse-là, — qu'est-ce qui me disconvient dans cette violence-là, avec laquelle je peux quand même composer, — comment je peux me mettre dans un rythme qui convient à la vitesse de cet enthousiasme maniaque ?

Composer, en ce sens, ce n'est pas juger d'une émotion par ce qu'une personne devrait à la santé mentale, — il n'y aurait plus rien à promettre à la santé mentale, mais c'est promettre à un partenaire. C'est promettre à quelqu'un qui est là, selon ce qui circule de l'un à l'autre et qui émeut. C'est promettre un peut-être, qu'en s'attardant dans des mouvements émotionnels qui nous conviennent et nous disconviennt, qu'en se ballottant entre sympathie et antipathie, naissent éventuellement de nouveaux modes d'existence. « C'est peut-être là le secret, dit Gilles Deleuze : faire exister, non pas juger. S'il est si dégoûtant de juger, ce n'est pas parce que tout se vaut, mais au contraire parce que tout ce qui se vaut ne peut se faire et se distinguer qu'en défiant le jugement³⁸. »

Quels commouvoirs de soulèvements par-delà la dette infinie à la santé mentale ?

Se défier du jugement de la santé mentale serait se soulever par quel affect ? Je ne cherche pas des émotions de combat contre la santé mentale, — ça me va aussi de m'aliéner à une dette infinie, du moins je ne me sens pas capable d'y échapper complètement. Je cherche un émouvoir de soulèvement pour permettre des expériences qui renouvellent les rapports sociaux et les modes d'existence à partir de ce qui nous laisse affectés d'émouvoirs embarrassants, brumeux, décevants.

Dans un texte sublime, *Bras ouverts, jusque dans le feu*, Georges Didi-Huberman met en contraste deux émouvoirs qui pourraient tenir lieu de ces soulèvements. Il reprend au philosophe Martin Heidegger (1889-1976) une affection fondamentale des êtres humains jetés dans le monde : l'angoisse. Je suis là, d'abord jeté dans le monde, dans une solitude fondamentale. De cet être désespérément jeté-là naîtra un être qui tente de ne pas se vivre tout seul, qui se projette vers l'autre, depuis son angoisse. L'autre devient un souci, c'est-à-dire une inquiétude et un tourment, et l'endroit d'un rapport où je peux témoigner de ma sollicitude et d'un prendre soin. Didi-Huberman relève, en contraste, à quel point cette affection fondamentale de l'existence a paru bizarre au psychiatre Ludwig Binswanger. « Il a été frappé par cette absence de l'amour dans l'ouvrage si inspirant à ses yeux qu'avait été *Sein und Zeit* d'Heidegger. Psychiatre et psychanalyste, Binswanger ne rencontrait dans sa pratique de tous les jours que des "inflexions de l'amour", comme il devait les nommer³⁹ ». Il fallait donc partir de l'amour, tâche qu'il accomplit notamment dans un ouvrage de sept cents pages, *Formes fondamentales et connaissance de la présence humaine*.⁴⁰ Ce travail considérable produisait un déplacement de l'attention « selon lequel il fallait penser l'existence en repartant de l'amour plutôt que de l'angoisse et du souci⁴¹. »

Quel genre d'émouvoir convient mieux pour passer par la souffrance d'un autre, pour former des modes d'existence depuis l'iniforme d'histoires violentes ? Y aller avec souci, sollicitude et soin ou y aller avec amour, l'un et l'autre conviennent. Mais la recherche portait ici sur un aspect plus précis : quel genre d'émouvoir pour nous soulever hors d'une doctrine du jugement par laquelle nous nous éprouvons dans une dette infinie à la santé mentale ?

L'émouvoir d'une expérience de réciprocité

Peut-être y a-t-il dans l'amour la possibilité d'un soulèvement qui rencontre mieux cette émancipation. Binswanger souligne que l'amour est un mode d'être qui ne s'exprime pas seulement comme être-là, mais « en tant qu'être-ensemble-réiproque⁴² ». En finir avec le jugement implique d'atterrir dans une expérience de réciprocité où les mouvements de sympathie et d'antipathie se laissent composer, où ces

mouvements s'affranchissent, momentanément ou plus radicalement, des critères préexistants, et préexistants de tout temps, qui président à la dette infinie à la santé mentale. Dans l'espace d'apparition éthique où l'autre entre en scène, l'amour vient insister plus intensément sur la réciprocité d'une composition en devenir.

Mais, peut-être, est-ce davantage encore dans les scènes où l'institution apparaît qu'une force de soulèvement devient indispensable, car l'institution tend toujours à diminuer, à ralentir, à contourner ou à écraser ce qui s'invente de la seule réciprocité promise par les partenaires. C'est précisément à cet endroit que le soulèvement devient essentiel. Non pas pour contrer les divinités de la santé mentale vis-à-vis desquelles on promet nos vies, mais pour éléver des forces d'imagination qui laisseraient vivre un devenir en deçà des formes codifiées, en deçà des conduites instituées, en deçà des hiérarchies, en deçà des providences affirmées. En définitive, laisser vivre des compositions où la réciprocité ne serait en attente de rien de ce qu'une institution imagine toujours déjà.

Je laisse chacun chercher et appeler cet émouvoir de soulèvement qui permet des expériences où s'éprouvent des rapports affectifs où ce qui convient ou disconvient est sans cesse remis en mouvement, dans l'attente de rien de ce qui s'imagine d'avance d'une bonne santé mentale. Un émouvoir qui aurait la force de relancer sans cesse, passant par l'informe des traces atroces, effrayantes ou amorales, pour tenter des figures, un jeu nouveau de coexistence. Chacun n'a pas à suivre la proposition de Ludwig Binswanger : chercher cette puissance de l'affect du côté de l'amour plutôt que de la sollicitude, plus encline à répéter ce qui s'institue d'une dette infinie à une divinité de santé mentale. D'autres appelleront d'autres enchaînements d'émouvoirs de soulèvement. Je laisse chercher, aussi, du côté de ce qui laisserait vivre, ou dire, l'indésirable, ce qui est une autre façon de pointer ce que la normalisation par la santé mentale a tendance à écraser.

Je ne vois pas comment en finir avec cette doctrine du jugement par la normalisation de santé mentale autrement qu'en proposant des expériences de réciprocité où ce qui convient et disconvient est sans cesse remis en mouvement, expérimenté, négocié, éprouvé. Peut-être est-ce finalement dans l'espace d'apparition politique, celui qui permet de réinventer des communautés d'entente depuis des souffrances qui les disjoignent, que l'amour joue son devenir. Peut-être est-ce à cet endroit que l'amour sert de puissance aux forces imaginantes pour se soulever en s'éprouvant dans des compositions de réciprocité. En usant d'une langue plus directement politique, peut-être que l'amour est l'émouvoir qui relance sans cesse des rencontres où l'on s'éprouve à égalité. Il deviendrait une sorte d'affect démocratique, qui n'est pas encore tout à fait de la démocratie, mais qui pourrait le devenir. Comme dans l'éventualité d'une psychiatrie démocratique.

Table des matières

Passer par des émouvoirs	3
Des espaces d'apparition éthique	4
Des espaces d'apparition du politique	5
Des espaces d'apparition psychophysique	5
Passer	7
Dans l'humeur d'une vapeur poreuse	7
Comme une caresse	8
Former	10
Ce qui s'émeut dans la faille du rapport	10
Se retenir de la santé mentale : les souffrances sont d'abord informes	10
L'informe pour ouvrir des expériences démocratiques de la souffrance	11
Où est passée l'aire d'un é-mouvoir et d'un co-mouvoir ?	11
Les joueurs d'une psychophysique poétique	12
L'aire de l'informe pour y jouer décalé	12
L'informe des histoires morbides du corps	13
Des surfaces de réflexion pour figurer l'informe monstrueux, terrifiant, violent	13
Un collectif dans les impasses de la forme habituelle de la santé mentale	15
Former une culture de l'accompagnement depuis l'incertitude et la différence	15
Se soulever	17
S'émanciper d'une doctrine du jugement	18
L'éventualité de nouveaux modes de coexistence	18
Quels commouvoirs de soulèvements par-delà la dette infinie à la santé mentale ?	19
L'émouvoir d'une expérience de réciprocité	19
Bibliographie	22

Bibliographie

- ¹ Croufer, Olivier. *S'émouvoir (pas seulement en psychiatrie populaire)*, Centre Franco Basaglia, 2025. Disponible sur psychiatries.be.
- ² Ricoeur Paul. *La souffrance n'est pas la douleur*, in Marin Claire et Zaccâï-Reyners (sous la dir. de) Souffrance et douleur : autour de Paul Ricoeur. P.U.F., 2003. Voir aussi : Croufer, Olivier. *Écrire avec les troubles et la souffrance*, Centre Franco Basaglia, 2019, p. 11-13. Pour une synthèse sur cet aspect de l'éthique de Paul Ricoeur : Gatugu, Joseph. *Une responsabilité attentive aux capacités*, Centre Franco Basaglia, 2017. Téléchargeables sur psychiatries.be.
- ³ Ricoeur, Paul. *Responsabilité et fragilité*, in Autres Temps. Cahier d'éthique sociale et politique. N°76-77, 2003. pp. 127-141.
- ⁴ J'ai choisi psychophysique. J'aurai pu dire psychocorporel, psychoorganique, psychosomatique. Ce n'est pas qu'une affaire de mots. Dans ce langage se glissent différents processus d'émancipation bien évoqués par Paul-Laurent Assoun. *Corps et symptôme. Leçons de psychanalyse*. Economica, 2015, notamment p. 29-30.
- ⁵ Didi-Huberman, Georges. *Brouillards de peines et désirs. Faits d'affects*, 1, Minuit, 2023, p. 7.
- ⁶ Ibidem.
- ⁷ Didi-Huberman, op. cit., p. 38.
- ⁸ Didi-Huberman, op. cit., p. 202.
- ⁹ L'histoire de Madeleine par Janet, Pierre. *De l'angoisse à l'extase. Études sur les croyances et les sentiments*, 1926. Téléchargeable sur le site de la Bibliothèque nationale de France.
- ¹⁰ Didi-Huberman, op. cit., p. 235.
- ¹¹ Ibidem.
- ¹² Vervier, Anne. *Tu me donnes 3 euros*, Centre Franco Basaglia, 2017, p. 3. Téléchargeable sur psychiatries.be.
- ¹³ Vervier, Anne, op. cit., p. 4.
- ¹⁴ Sur le trouble en tant que forces qui ne se laissent pas mettre en forme, voir Croufer, Olivier. *Écrire avec les troubles et la souffrance*, Centre Franco Basaglia, 2019.
- ¹⁵ Winnicott, Donald Woods. *Jeu et réalité. L'espace potentiel*. Gallimard, coll. Folio, 1975, p. 77. Un sous-chapitre est intitulé « L'aire de l'informe », p. 77-83.
- ¹⁶ Winnicot, Donald Woods, op. cit., p. 73.
- ¹⁷ L'histoire de cette patiente est racontée dans le chapitre *Rêver, fantasmer, vivre* in Winnicott, D. W., op. cit. p. 65-83.
- ¹⁸ Barret, Lisa Feldman. *How Emotions Are Made. The Secret Life of the Brain*, Pan Books, 2017, chapter 5 : Concepts, goals, and words.
- ¹⁹ Les travaux sur la biopolitique et Foucault sont nombreux. En puisant dans le patrimoine du Centre Franco Basaglia : Absil, Marie. *Constructions politiques : savoirs, pouvoirs et biopolitique*. Centre Franco Basaglia, 2012. Croufer, Olivier, Mercier, Clémence, avec Vanderhaeghen, Julien. *Se faire son histoire dans la longue histoire de la psychiatrie*, Centre Franco Basaglia, p. 40-44.
- ²⁰ Le Poulichet, Sylvie. *Psychanalyse de l'informe, Dépersonnalisations, addictions, traumatismes*, Flammarion2009, p. 40.
- ²¹ Le Poulichet, Sylvie. *Les chimères du corps. De la somatisation à la création*, Aubier, 2020, p. 8.
- ²² Ibid, p. 17.
- ²³ Ibid, p. 18.
- ²⁴ Ibid, p. 19.
- ²⁵ Ibid, p. 25.
- ²⁶ Ibid, p. 40.
- ²⁷ Ibid, p. 12.
- ²⁸ Ibid, p. 17.
- ²⁹ Ibid, p. 47.
- ³⁰ Ibid, p. 13.
- ³¹ Ibid, p. 46.
- ³² *La table des timoniers* est un outil édité par le Centre Franco Basaglia, disponible sur www.psychiatries.be.
- ³³ *Mais où s'en va la vie, propositions politiques du mouvement pour une psychiatrie démocratique*, 2018. Téléchargeable sur psychiatries.be.
- ³⁴ Ricoeur, Paul. *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990, septième étude : Le soi et la visée éthique, p. 199-236.
- ³⁵ Deleuze, Gilles. *Critique et clinique*, Minuit, 1993. Pour en finir avec le jugement est le chapitre XV, p. 158-169.
- ³⁶ Ibid, p. 168.
- ³⁷ Ibid, p. 168..
- ³⁸ Ibid, p. 169
- ³⁹ Didi-Huberman, Georges. *Brouillards de peines et désirs*, op. cit., p. 351.
- ⁴⁰ Binswanger, Ludwig. *Grundformen und Erkenntnis menschlichen Daseins* n'est pas traduit en français, mais il est possible de rejoindre ce texte par le travail de Cargnello, Danilo. *Les formes fondamentales et connaissance de la présence humaine chez Binswanger*, Vrin 2016.
- ⁴¹ Didi-Huberman, op. cit., p. 352.

⁴² Didi-Huberman, op. cit., p. 352